



“Je suis assez restrictif avec les félicitations. J'apporte plutôt une critique technique.”

EMIR SALZMAN
ENTRAÎNEUR DE BASKET ET PAPA



“Il faut préparer son après-carrière. Si on ne le fait pas, on se retrouve seul.”

JONATHAN FUMEAUX
ANCIEN CYCLISTE PROFESSIONNEL



“On ne rentre jamais en discussion avec les parents concernant les choix tactiques ou le temps de glace.”

CHRISTOPHE FELLAY
ENTRAÎNEUR DE HOCKEY ET PAPA



“Un jeune sportif devrait être payé. Comme un apprenti. Comme cela se fait chez nos voisins.”

PATRICE MORISOD
ENTRAÎNEUR DE SKI ET PAPA

Les parents, point d'ancrage des sportifs

CONFÉRENCE Plusieurs invités, qu'ils soient entraîneurs ou athlètes, ont conversé autour du rôle des parents dans la carrière d'un jeune sportif lors d'une conférence-débat à Grône. Morceaux choisis.

PAR GREGORY CASSAZ@LENOUVELLISTE.CH, PHOTOS: SACHA BITTEL@LENOUVELLISTE.CH

1 PARENTS ET ENTRAÎNEURS, DEUX RÔLES DISTINCTS

Combien de parents ont déjà pris la place de l'entraîneur? Ou ont demandé des comptes à ce dernier, ne comprenant pas pourquoi «il avait sorti leur enfant à la 70e minute de jeu». «On rencontre ce genre de situation assez régulièrement», avoue Christophe Fellay, entraîneur de hockey et papa de deux joueurs, qui ne mélange donc jamais les deux rôles. «A Stierre, on a posé des bases claires: on peut discuter d'un problème social avec les parents des joueurs. On ne rentre par contre jamais en discussion avec eux concernant le temps de glace ou les choix tactiques. Je pense que chacun doit rester à sa place.» Patrice Morisod n'est pas de cet avis. «Une étude sur les jeunes de Swiss-Ski en 2007 révèle que tous avaient été coachés d'abord par quelqu'un de très important de leur famille.» L'ancien entraîneur des équipes nationales suisses et françaises reconnaît toutefois qu'à un «moment donné, lorsque le jeune grandit, les parents doivent réussir à se retirer». Pour éviter que les parents ne prennent la place de l'entraîneur, donc. Un souci que n'a pas connu Pierre Labelle, entraîneur de tennis. «Mes parents ne se sont jamais impliqués et ne venaient pas me voir. Mais cela ne me dérangeait pas. Finalement, je crois que je jouais pour moi. Si les jeunes regardent les parents dans les gradins pour avoir un retour tactique, ça peut devenir problématique.»

3 ENTRE CRITIQUES CONSTRUCTIVES ET FÉLICITATIONS

«Tout ça pour ça!» «Tu sais tout ce que ça nous a coûté?» «Regarde ton frère comme il réussit!», autant de phrases qui peuvent échapper de la bouche de parents. Des phrases qui touchent de manière différente les jeunes. «Ce n'est pas facile pour les parents, qui investissent quand même de l'argent pour la carrière de leurs enfants», remarque le champion de Suisse sur route de 2016, Jonathan Fumeaux. «J'ai déjà eu droit à ce genre de remarques. Mais cela ne m'a jamais découragé. Je suis passionné et ai plutôt un caractère de battant. Il faut néanmoins que les parents sachent qu'une course ou autre performance peut se jouer sur des détails. Par contre, pour un jeune moins motivé, de tels propos peuvent être plus délicats à entendre», ajoute-t-il. «J'ai entendu ça à tous mes entraînements. Mais je les ai trouvés utiles. Ça a formé mon caractère. Un peu trop, parfois», sourit de son côté Yann Marti, coaché par son papa. «C'est clair que des félicitations font aussi plaisir de temps en temps. Mais le soutien de mon papa a été indispensable.» Emir Salman, entraîneur de basket et papa de trois enfants qui ont eux aussi suivi la voie de la balle orange, avoue lui être assez «restrictif avec les bravos». «J'essaie plutôt d'apporter une critique technique, pas toujours évidente à entendre.»

Réactions



YANN MARTI

«Des félicitations font parfois plaisir à entendre.»



PIERRE LABELLE

«Il faut jouer pour soi, pas pour ses parents.»



MAXIMILIEN DRION

«On peut parfaitement combiner sport et études.»

2 DE L'IMPORTANCE DE L'ÉCOLE ET DES ÉTUDES

Maximilien Drion, 21 ans, pratique le ski-alpinisme et la course à pied de montagne. Dernières performances en date pour le Belgo-Valaisan de Vercorin? Une victoire lors de la Patrouille des Glaciers entre Aroila et Verbier avec ses coéquipiers, Pierre Mettan et Julien Angay, et un 3e rang sur Thyon-Dixence. Derrière ces résultats, de nombreuses heures d'entraînement. Qu'il combine pourtant avec des études à l'université. «Pour moi, on peut aller sport et études. Des aménagements existent en Suisse», dit le jeune homme. Ce qui n'est pas le cas pour tout le monde. «J'aime bien ne faire qu'une seule chose à 100%», explique de son côté Yann Marti, lequel a privilégié le tennis après un CFC de commerce. Alors, dans un pays où on a tendance à donner la priorité aux études, comment les parents doivent-ils réagir face à un jeune qui annonce qu'il veut devenir professionnel et arrêter l'école? «Il faut préparer son après-carrière. Si on ne le fait pas, on se retrouve seul», assure l'ancien cycliste professionnel Jonathan Fumeaux qui a fait une maturité et qui suit aujourd'hui un bachelor. Pour Patrice Morisod, la question ne devrait même pas se poser. «En Suisse, le sport n'est pas reconnu comme métier. Or pour moi, un jeune sportif devrait être payé. Comme un apprenti. Comme cela se fait chez nos voisins. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. N'importe quel jeune doit donc avoir un papier en poche. Ça devrait être une obligation.»

4 LES FAMILLES MOYENNEMENT INVESTIES COMME IDÉAL

Finalement, quelle est la recette pour les parents de jeunes sportifs? Les deux psychologues qui ont mené la conférence, Stéphanie Hannart et Eliodie Von Rotz, insistent sur le fait qu'il n'y a pas de «parcours idéal». «Il n'y a pas de juste ou de faux. Tous les enfants sont des êtres humains différents. Ils évoluent dans un contexte sur lequel ils agissent en permanence et réagissent en fonction de qui ils sont. D'où l'importance de la communication.»

Les deux intervenantes rappellent également que l'accompagnement des parents est nécessaire, que ce soit financièrement, moralement ou en termes de temps. Enfin, elles mettent en évidence trois types de familles: les familles sous-investies, moyennement investies et sur-investies. «Dans les familles sous-investies, les parents sont très peu impliqués et investis dans l'activité de l'enfant. Au contraire des familles surinvesties dans lesquelles il y a un contrôle de la pratique sportive. On remarque que c'est dans les familles moyennement investies, avec un soutien dans une relation ouverte, que la relation entre les entraîneurs, les parents et le jeune est la plus adaptée et où l'enfant s'épanouit le plus.»